

Comme chaque année, nous vous présentons les comptes du journal :

Tirages du journal : 245,62 Euros.
Nom de domaine : 14,35 Euros
Hébergement du site : 30,00 Euros.
Fabrication de 60 tee shirt : 350 Euros.

Total des dépenses : 639,97 Euros

Vente de 54 tee shirt : 497,78 Euros

Total des recettes : 497,78 Euros

Avoir au 31 juillet 2008 : 612,84 Euros

Avoir au 30 juin 2009 : 470,65 Euros

Dons : 3 ramettes de papier (merci à toutes et à tous !).

Rédaction : Marianne Ménager, Eric Sionneau. **Assistance technique:** Jean-Michel Surget . **Diffusion :** Jean-Luc Thouraine.

Le canard est à votre disposition à Tours dans les bars suivants : au Donald's pub, Buck Mulligan's, Serpent volant, Le Bergerac , Au Petit Soleil, Le Temps des rois, le Boatman (anciennement l'atelier BD), le Sherlock Homes, les Frères Berthom, le Mc Cool's, Le volume 7, On le trouve aussi aux Studios.

Vous pouvez nous écrire à « Demain Le Grand Soir » Radio Béton 90, Maginot 37100 Tours ou sur demainlegrandsoir@gmail.com
N'hésitez pas, si vous avez des infos à faire passer à l'antenne.

Vous pouvez également recevoir le canard chez vous en nous envoyant une enveloppe timbrée libellée à vos noms et adresse, nous soutenir en envoyant des ramettes de papier.

[POUR NOUS RETROUVER EN LIGNE : DES DOSSIERS, DES VIDEOS, DES EMISSIONS, DE LA MUSIQUE, ETC...](http://www.demainlegrandsoir.org)

<http://www.demainlegrandsoir.org>

Nous remercions : le groupe de Liaison des Anarcho-syndicalistes, le collectif contre la venue du Pape à Tours, SUD-PTT, le groupe Eugène Bizeau des Libres Penseurs de Touraine qui nous ont soutenus.

DEMAIN la chronique
LE GRAND SOIR



JUILLET
AOÛT
2009
n 43

Supplément papier de l'émission diffusée tous les mercredis de 19h à 20h sur Radio Béton 93.6 et sur www.radiobeton.com. Rediffusion tous les lundis de 10h à 11h.

Il y eut un silence qui s'étendit très loin, jusqu'au fond des ruelles boueuses. Le vent s'était arrêté de souffler. La misère du monde était au bout de son destin ».
Albert Gassery « Les hommes oubliés de Dieu ».

TROIS PETITES LETTRES

Il était une fois trois petites lettres, trois petites lettres de l'alphabet ; pas plus. Trois petites lettres qui, partant du principe que l'union fait la force, se réunissent à la fin du siècle dernier. Au grand bonheur des exploités, lesquels en conçoivent un immense espoir. Au grand effroi du patronat qui, dans la crainte de perdre ses prérogatives, tombe aux genoux du ministre de l'Intérieur en le suppliant de perfectionner la machine policière. Mais les trois lettres n'en ont cure. Elles comptent près de cent mille adeptes. Tout est possible à cent mille hommes qui veulent. Au cours d'une année célèbre d'action directe, la grève générale est annoncée. Si fort que la bourgeoisie perd contenance et que certains de ses représentants vont se cacher dans leurs caves, terrorisés. Résultat satisfaisant. Les trois lettres sautent de joie. Seulement, quoique fort jeunes, elles ne manquent pas de réflexion et deviennent bientôt le grave danger que représente la politique. Aussi, le congrès d'Amiens, en 1906, les voit-il prendre la décision de demeurer toujours éloignées de ce foyer de corruption, de ne jamais céder aux avances des politiciens. Tout marche à merveille. Les exploités continuent d'espérer. Les exploités de trembler. Mais la politique veille ... Elle n'a pas désespéré de mettre sa main malpropre sur les trois petites lettres dont la pureté devient choquante.

Et son opiniâtreté se voit bientôt couronnée. En 1914, la C.G.T. accepte l'idée de l'union sacrée. C'en est fait de sa liberté, de son idéal. Chaque jour qui passe l'enfonce de plus en plus dans la lie. La fameuse scission en fait deux parties, qui s'empressent de se prostituer. La première (C.G.T.) dans les bras du Parti socialiste, la seconde (C.G.T.U.) dans ceux du Parti communiste. De compromissions en compromissions, de déchéances en déchéances, elles en arrivent à devenir conseillères de l'Etat, agents d'exécution des réglemmentations gouvernementales. La classe ouvrière, assidûment, progressivement trompée, ne cesse hélas ! de leur confier ses représentants. Si bien que la Confédération générale du travail, qui avait été à l'origine un organisme destiné à endiguer les exigences du patronat au profit de la classe ouvrière, devient bientôt l'organisme chargé d'endiguer les exigences légitimes de la classe ouvrière au profit du patronat. Et comme toutes ces infamies ne parviennent pas à satisfaire pleinement ce besoin de dégradation de la C.G.T., elle y met finalement le comble en s'abandonnant aux répugnantes caresses des policiers.

Des policiers qui, après le premier congrès de la C.G.T., reçurent du patronat l'ordre de sévir contre ce mouvement ouvrier menaçant dangereusement de saper les fondements de l'édifice bourgeois. Les patrons peuvent exulter, dormir sur leurs deux oreilles. Que risquent-ils, à la vérité ? Ce sont eux qui mènent la barque et leurs défenseurs, les policiers, font partie de l'équipage. Plus de danger et vogue la galère ! Plus de danger... en apparence seulement. Car un beau jour - plus proche que d'aucuns le supposent - lassés de subir le joug de leurs maîtres, les matelots se souviendront des sens des mots : mutinerie, insurrection ; et, ce jour-là, messieurs les capitaines, rira bien qui rira le dernier ! Il était une fois trois lettres, trois petites lettres bien pures...

Mais le temps a passé et avec lui la pureté. Aussi les ouvriers doivent-ils se persuader que ces lettres fameuses ne méritent rien d'autre que les cinq non moins fameuses avec lesquelles Cambronne fabriqua le célèbre mot.

Georges-Charles Brassens, Le Combat Syndicaliste, avril 1947.

Il y a quelques années encore, arriver en car à Luang Prabang, en provenance de Ventiane, la pittoresque capitale du Laos, relevait de l'aventure. Quelques tribus hostiles faisaient, le long de la route, une guéguerre aux autorités locales et remettaient en cause le puissant pouvoir du Parti Communiste Laotien. En fait, il était compliqué de démonter l'écheveau. Quelques attaques coups de poing contre les convois de l'armée avaient pour conséquence de laisser épisodiquement quinze à vingt macchabés sur le bitume. Lorsque les Hmong, ces farouches animistes, d'origine tibéto-birmanne, faisaient une razzia, ils n'y allaient pas par quatre chemins. Mais en ce début de XXI^{ème} siècle, leur engagement dans une guérilla contre le régime matérialiste tenant le pays d'une main de fer avait tendance à se diluer dans des considérations beaucoup moins nobles, relevant de querelles liées à certains potentats locaux et surtout du contrôle et du libre commerce du pavot dont ils étaient, traditionnellement, de gros producteurs.

Le touriste occidental pouvait donc mouiller sa culotte en empruntant la vieille route fatiguée venant de la capitale, surtout lorsqu'il approchait du gros bourg de Kasi. Passé cette bourgade, il pouvait recommencer à respirer, toute du moins à essayer de respirer tant la poussière était dense et étouffante. A la décharge de nos guérilleros, force est de constater qu'ils alignaient très rarement des touristes. Leurs cibles étaient uniquement tout ce qui portait un uniforme kaki et ils commettaient rarement l'assassinat de civils. Il s'agissait donc d'un peuple hautement civilisé.

J'avais emprunté, comme beaucoup, cette fameuse route et j'avais du subir les fureurs furieuses de ce car où tout le monde s'entassait et où l'habitant s'installait, se serrant les uns aux autres, accompagné de grand paniers où caquetaient quelques volatiles. L'engin, dans sa course interminable vers Luang Prabang, lorsqu'il ne s'essouffait pas entre deux côtes, s'arrêtait à la volée dans de minuscules villages, allongés au bord de la «nationale 13», et laissait s'approcher une nuée de femmes des tribus, aux costumes noirs, poussiéreux et élimés, qui venaient nous proposer, à des prix défiant toute concurrence, quelques encas locaux : brochettes de criquets, scorpions et autres insectes divers et variés. Le tout pouvant être arrosé par des boissons contenues dans des sacs plastiques transparents et ayant une dominante vert ou orange fluo. Je dois bien reconnaître que je n'ai ni essayé le manger, ni la boisson, enfermé dans une logique d'un marathonien essayant de tenir le plus longtemps.

L'état pitoyable de la route, et celui particulièrement brinquebalant du véhicule, faisant que le périple de quelques centaines de kilomètres n'en finissait pas de s'allonger dans la durée.

C'était aussi cela l'aventure.

Au début du voyage, un type en uniforme s'était collé près de moi. L'homme avait une bonne quarantaine, la tenue impeccable, bardée de fanfreluches brillantes. Il avait une large casquette du même acabit qui lui couronnait le crâne et portait de bien inquiétantes lunettes noires. Je m'étais dit que le voyage commençait donc assez mal.

Il avait déjà fallu se dépatouiller pour ne pas se planter afin de prendre le bon car au marché de Ventiane. J'avais du me lever tôt le matin afin de prendre un billet. Le marché de la capitale était un grand bazar boueux, où se mêlaient quantité de couleurs, d'odeurs et de parfums bigarés. Tout un tas de dialectes s'y côtoyaient, s'y jaugeaient et même, parfois, s'y affrontaient. On pouvait trouver de tout dans ce fatras : produits alimentaires locaux, produits manufacturés ou artisanaux, copies de standards occidentaux, bondieuseries plus ou moins camouflées, onguents divers faisant la nique à toutes nos «rationalités» pharmaceutiques.

La gare routière était posée, entre les échoppes, avec ses guichets improbables et la nonchalance de ses employés. Peu d'entre eux parlaient anglais (ce mauvais espéranto des gens qui voyagent à travers le monde) et les renseignements que l'on pouvait obtenir par bribes étaient toujours à prendre avec des pincettes.

Je m'étais donc retrouvé dans ce car asthmatique, à 8 heures du matin, en espérant partir dans la bonne direction. J'étais le seul occidental à son bord. Bien que n'ayant une contenance d'une cinquantaine de places, les chauffeurs avaient tassé en son sein plus de soixante dix personnes, avec sacs et bagages. Tout cela dans le chaos du marché, et dans un nuage de bruits assourdissants.

J'avais 11 ans. Je venais de débarquer dans un petit village de Charente-Maritime. Avec ma copine Monique, ça a été l'étincelle quand, Jean-Claude, le président du comité des fêtes nous a proposé de tenir la buvette. Avec ça, je décrochais l'autorisation de sortir jusqu'à des heures sans nom. Mes parents l'avaient accepté sans enthousiasme. Ils y voyaient malgré tout, une contribution à la vie du village. C'est vrai qu'on tournait en rond dans ce bled et que les baloches du samedi soir sont vite devenues une bouffée d'air populaire. Y'avait de la baston à chaque fois. On fermait les yeux... en les ouvrant ; on s'accrochait, comptoir de la buvette et on pas en manquer un flash. C'était « the » spectacle, jamais le même et toujours le « clou » de la soirée. On croyait et ça ne se terminait que par des coups de pieds. Au pire, ils finissaient lule de dégrisement, sans sanction avec leur permis. Et ça nait. Ca sonnait un peu faux même à l'arrivée mais ça On était noyées dans les volutes de brunes, de blondes, étourdies par les vapeurs de houblon, scotpar la transpiration.



demie accroupies, au se débrouillait pour ne C'était « the » spectacles des volontaires. Comme au catch, on y jamais avec les pomchez les flics, en celverbalisation, sans puis le groupe repreau départ et souvent repartait de plus belle. lutes de brunes, de duos de danseurs et chées à nos vêtements

Au petit matin, avec Monique, on se partageait les pourboires. C'était la caverne d'Ali baba. On multipliait par 2, 3 ou 4 notre argent de poche. On pouvait avoir de nouveaux projets.

Ca a duré plusieurs saisons.

Un jour, tout s'est éteint : les spots, les amplis, les corps à corps, les bastons, l'empire des sens.

Jean-Claude a décidé de partir en voyage de l'autre côté de la mer juste après le bal du 14 juillet, le grand incendie. En attendant l'avion qu'il n'avait jamais pris, au comptoir de la Turkish Airlines à Orly, il s'est volatilisé, emporté par l'explosion d'une bombe. L'attentat, revendiqué par l'Armée Secrète Arménienne pour la Libération de l'Arménie a fait 8 morts, dans le soleil ... de la terreur.

C'était dans les années 80...

M.M.

Ci dessous, le pourcentage de vote lors des européennes de juin, pour chaque parti, compte tenu de l'abstention.

A noter que ces chiffres doivent être encore minorés car 3,2 millions à 5,1 millions de français (selon les estimations) ne sont pas inscrits sur les listes électorales :

UMP : 11,2 %

PS : 6,7 %

Europe Ecologie : 6,4 %

Modem : 3,2 %

FN : 2,6 %

Front de Gauche : 2,5 %

NPA : 2 %

Libertas (De Villiers) : 2 %

LO : 0,5 %.

Après, ce sont les mêmes qui vont nous donner des "leçons de démocratie" dans les luttes, par exemple lors du mouvement à la fac où ils critiquaient la légitimité des assemblées générales... Elle a une belle gueule leur "légitimité" à ces bouffons...

E.S.

LE SITE, L'ÉMISSION, ETC

Le site poursuit sa route : 83567 visiteurs au compteur, plus de 450 articles et brèves publiées... Il y a quoi faire... 80,7 % des visiteurs viennent de France, 4,8 % des Etats Unis, 4,8 % de Suisse et 4,8% d'Italie, 9,7 % d'autres destinations. En moyenne, les visiteurs passent 5 minutes sur le site et regardent 6 pages. Au palmarès des articles les plus lus : un article sur un rassemblement de soutien à ceux de Tarnac, un article sur Sarkozy et un autre sur Chivardi. Du côté des rubriques, c'est «Au fil des jours» qui arrive en première place (21,70 %), puis la rubrique «Débats» (14,40 %) et la rubrique «Littérature» (13,40 %).

L'émission s'apprête à vivre un grand moment. Le 17 octobre 2009, on fêtera nos dix ans, à l'espace Gentiana (Tours nord, 90 avenue Maginot). Au programme, des groupes de musique (le Kyma, La Tête dans l'sac, J.M Moine, Emile Pylas, Polémix), de la bouffe, etc, etc. On vous en reparle à la rentrée !

De septembre à juin 2009, nous avons reçu à l'antenne des dizaines d'associations et de groupes différents (La niche, Re-open 911, SOLIDAIRES 37, le MNLAT, le GENEPI, Le collectif Edwige, le P244, RESF 37, Alternative Libertaire, SCF, le Collectif Anti OMG, le Collectif Palestine 37, «l'agenda Alternatif», la LDH, des salariés de Michelin, la galerie «Arguments», la Confédération Paysanne, les «Désobéissants», des non violents, une compagnie de théâtre, le collectif de préparation de la journée de la femme, des étudiants en lutte, «Alin's et Cesko», le collectif «Printemps des luttes», le collectif «Sortir du nucléaire», «Peuples en mouvements», Alter Energie 37, « Noof »), soit près d'une centaine de personnes qui ont pu s'exprimer librement à l'antenne...

L'association qui nous soutient (Les Amis de Demain Le Grand Soir), groupe 45 adhérent(e)s à jour de cotisation. N'hésitez pas à la rejoindre (cotisation annuelle de 5 euro).

Le galonné à mes côtés s'était mis rapidement à engager la conversation. Il m'avait indiqué qu'il était un colonel de l'armée Thaï, en mission dans le pays dans le cadre d'accords qui amenaient son pays, le Laos et la Birmanie, à mener de concert la lutte contre les stupéfiants. Il faut dire que nous étions dans la partie septentrionale du fameux «triangle d'or» et que les Etats-Unis, notamment, faisaient pression sur les gouvernements locaux pour tenter d'éradiquer le trafic d'opium. Pourtant, il ne fallait pas aller bien loin, dans certains endroits, pour visionner de splendides champs de pavots. Ils étaient, de plus en plus, entourés de petits laboratoires clandestins qui permettaient aux trafiquants de transformer sur place l'opium récolté au matin en héroïne pure et de très bonne qualité. Les populations locales avaient vécu sur ces trafics pendant de très longues années. Ils permettaient de se procurer de très grandes quantités d'argent et ainsi de se protéger des abus du pouvoir des militaires, qu'ils soient Thaïs, Birmans ou Laos. Ils permettaient aussi à certains chefs de bande de régner en maîtres en entretenant de véritables armées comme cela avait été le cas de Khun Sa, en Birmanie, qui a réussi à se payer une armée de près de 20 000 hommes en prélevant des «taxes» de 30% à 40 % sur le commerce de la drogue.

La conversation avec ce digne suppôt de l'Etat me mit d'entrée mal à l'aise. D'une part, je savais pertinemment que les polices et les armées des trois états concernés pilotaient, elles aussi, largement ces industries de la drogue. En Thaïlande, les hauts gradés de l'armée jonglaient sur ce tableau et sur celui de la prostitution généralisée. Une grande partie des jeunes prostituées, «achetées» pour une poignée de pain à des parents miséreux venaient de ces régions. La drogue et la prostitution font toujours bon ménage... De plus, je me disais qu'en cas d'attaque, le fait d'avoir un voisin en uniforme me mettait au cœur de la cible et cette perspective était loin de me réjouir. Et puis, je paniquais un peu en pensant que j'avais, dans ma poche, un bon paquet de cannabis. Il n'est jamais bon d'avoir un paquet de cannabis et un flic assis à ses côtés... Sauf si le flic fume, ce qui, il faut bien le reconnaître, se voit de plus en plus... Je répondais donc à mon «compagnon» de route de façon très épisodique mais le loustic voulait se monter très courtois et me relançait régulièrement. Il voulait ainsi montrer son attachement au camp occidental et le sérieux des politiques menées localement en faveur d'une société d'ordre, de respect et de hiérarchies sociales... Quoi de plus moche que les hiérarchies sociales dans une société ? De plus, le car n'ayant pas de climatisation, la ventilation se faisait par les fenêtres ouvertes. Elles provoquaient un courant d'air nécessaire mais aussi faisait entrer, lorsque nous nous engageions dans l'un des nombreux tronçons difficiles, des tonnes de poussière. Le pire était à venir. Les conditions de voyage étaient vraiment difficiles : Chaleur, promiscuité, cahots de la route, etc... Après trois heures de ce régime, une laotienne, habillée à l'occidentale s'était mis à se plaindre et bousculant tout le monde, elle s'était penchée à une des fenêtres, à l'avant et s'était mise à vomir consciencieusement.

Elle le faisait avec pleine application et méthode... Avec obstination même... Elle y mettait la mimique, le bruit, l'odeur. La façade du car s'était peu à peu tamisée de ses déjections sur plusieurs mètres. Nous avions du, rapidement, fermer nos fenêtres, préférant affronter la terrible chaleur plutôt que ces effluves purulentes qui risquaient de déclencher très rapidement une réaction en chaîne... Je me voyais bientôt essayant de surnager dans un chaos de dégueulis, et tentant en bouchant les bouches de mes voisins de colmater les fuites... La tension se mit à décroître lorsque finalement mon colonel de voisin pris congé. Il descendit dans un petit bourg, le long de la route, rejoindre une unité des forces spéciales laotiennes cantonnées là. Ce départ fut un premier soulagement. Quelques minutes après, la femme aux dégueulis commença à se calmer... Elle s'était bien vidée et la tempête se clamait. C'était comme si on était enfin à marée basse. Peu à peu, nous nous mimas à ré ouvrir, les unes après les autres, les fenêtres du car. Certains se regardaient, et laissaient filtrer un sourire courtois... La femme malade s'était effondrée sur un siège et après avoir encore râlé quelques instants, s'était endormie. Elle paraissait apaisée maintenant et même le charivari du véhicule ne semblait plus l'atteindre...

Dès lors, le voyage se fit plus serein et on s'était même mis à s'habituer aux fréquentes embardées du véhicule. La route se muait parfois en piste. Le goudron disparaissait soudainement pour laisser une terre ocre ouvrir le chemin sur plusieurs dizaines de mètres. Puis, le bitume réapparaissait. La route cheminait à flanc de montagne avec parfois des aplombs impressionnants. C'est vers la fin de l'après midi que nous arrivâmes enfin à Luang Prabang. Nous descendions vers la ville en suivant une pente douce qui nous ramenait des hauteurs poussiéreuses à un site d'une vallée plus verdoyante où il régnait une sorte de sérénité ambiante.

Le car s'arrêta sur un parking herbeux à quelques kilomètres de la ville. Là, nous attendaient des dizaines de chauffeurs de tuk-tuk se précipitant sur nous pour nous proposer «un transport» jusqu'à la ville. Ils avaient aussi en main plusieurs cartes de visites d'hôtels ou de Guest House pour lesquels ils bossaient afin que nous trouvions ainsi «la meilleure accommodation».

Plusieurs bus attendaient là et ils avaient déversés chacun leur lot d'occidentaux. Aussi, nous formions maintenant un véritable régiment de touriste. Une bonne aubaine pour les locaux de récupérer un bon paquet de devises. Après nous avoir entouré et assailli de propositions, ils proposaient aux plus indécis de leur faire un petit tour des hébergements possibles afin qu'ils puissent choisir l'endroit qu'il leur conviendrait le mieux ; tout cela évidemment, gratuitement. Ces ultimes réticences vaincues, ils nous entassaient dans leurs tuk-tuk. Ils y enfournaient le plus de personnes possibles afin de rentabiliser au mieux l'opération et projetaient nos bagages sur le dessus du véhicule en les maintenant avec des tendeurs. Un des associés des chauffeurs se tenait à l'arrière du véhicule, en équilibre, à moitié au dehors, debout. Il pouvait surveiller ainsi si un des bagages ne se faisait pas la belle au cours des cinq kilomètres qui nous restaient à parcourir. La tuk-tuk, véhicule universel de l'Asie du sud-est, n'a pas de fenêtres, ni de portes. On s'y trimballe cheveux aux vents, quelque soit le temps. Lorsque la saison des pluies se fait sentir, et lorsque les routes sont encore praticables, des bâches en plastiques sont apposées sur ses côtés afin de résister à l'agression d'une pluie dense et continue qui a vite fait de tout imbiber. Mais, vers cette fin du mois d'octobre, la saison des pluies n'était plus qu'un souvenir. Un voyage en tuk-tuk est toujours passionnant. Avec son bruit de pétrolette, il nous trimballe au cœur des chemins et des villes, nous faisant découvrir (et sentir !) toutes les nouveautés des endroits que nous traversons. C'est toujours impressionnant parce que l'engin semble être comme un fétu de paille à travers la circulation et il se faufile, on ne sait comment, entre les voitures et les camions, avec une belle habilité.

Pour l'occidental moyen, habitué aux règles drastiques enseignées dans les codes de la route, voyager avec ce moyen de transport relève du rêve... Ou du cauchemar ! En moins de dix minutes, le chauffeur lambda à commis un nombre incroyable d'infractions qui ne donneraient, en occident, qu'une durée de vie très éphémère à un permis de conduire. Mais là bas, tout est possible, tout se fait et finalement, ça se passe à peu près bien. Les conducteurs qui vous entourent s'arrangent toujours, au dernier moment, pour faire le geste qui permet d'empêcher la collision. C'est assez effrayant par moment, mais, au bout de quelques jours, on finit par accepter ce jeu de conduite qui nous apparaît comme un jeu de roulette russe. Le plus étrange là dedans, c'est que le klaxon n'est presque pas utilisé. Il faut remarquer d'ailleurs que, parfois, il n'existe même pas...

Jim était écossais. Je l'avais rencontré dans un des boui-bouis qui longent le Mékong. On avait sympathisé autour d'une bière. Il déclamaient lentement son anglais afin que l'on puisse converser avec facilité. J'appréciais. Les anglais ou anglophiles que j'avais rencontré jusqu'alors se croyaient les rois du monde. Lorsqu'ils s'adressaient à moi, ils sortaient leurs tirades sans aucune considération pour leur interlocuteur. L'anglais était pour eux, naturellement, le langage du monde entier. Tout le monde le parlait et tout le monde devait le comprendre... On avait pris notre rythme. On se retrouvait là, chaque jour, à 17 heures, sur la terrasse. Cette dernière jouxtait une rue ombragée qui suivait le Mékong. Elle le surplombait de plusieurs dizaines de mètres. Quelques cabanes étaient accrochées au haut de la pente et des commerçants y proposaient des billets pour une excursion sur le gigantesque fleuve boueux. Ils possédaient de longs rafiots étroits auxquels ils avaient accouplé d'énormes moteurs bryuants qui leur permettaient de parcourir le fleuve dans tous les sens, malgré les forts courants. Les speedboats étaient une véritable injure à tout militant écolo : ils étaient bryuants, polluants et dangereux. Leurs propriétaires proposaient aux clients un simili gilet de sauvetage et un casque pour, à la fois, diminuer l'intensité du bruit du moteur et se protéger en cas de retournement. Il faut dire que le Mékong n'était pas avare en débris divers et imposants qu'il charriait sans complexe à la suite d'une de ses fréquentes colères.

J'avais comme projet d'aller faire un tour dans cet engin de mort, mais pour diminuer le coût de la location, il fallait que d'autres candidats se manifestent. Cela faisait deux jours que j'attendais pour rien... Le touriste lambda n'était pas branché par cette excursion héroïque et Jim, mon écossais, avait trop à faire à cultiver son dilettantisme...

Nous nous échangeions les bons plans, les bonnes adresses et nous devisions sur nos voyages. Comme moi, il voyageait seul. La cinquantaine bien installée, il maniait l'humour et la dérision avec perfection. Il ne cachait pas sa sympathie pour la France et me posait pas mal de questions sur ma Touraine d'origine. De mon côté, j'avais tendance à lui parler de choses beaucoup plus existentielles qui permettraient de nourrir mon imagination et mes rêves.

Un jour, nous changeâmes nos habitudes et nous nous retrouvâmes au pied de l'escalier de la rue Sisavang Vong (du nom d'un roi qui régna sur le Laos) pour monter en haut du mont Phousi, qui domine la ville. Ce «mont» n'est en fait qu'une colline faisant environ 80 mètres de hauteur, mais, de son sommet, nous pouvions dominer la ville d'une façon imprenable. Et le spectacle en valait la peine ; A notre droite, se lovait le Nam Kane, un affluent du Mékong que nous pouvions observer sur notre gauche. Les deux fleuves se rejoignaient à l'est de la ville, lui offrant un rempart naturel difficilement franchissable. Et tout autour de nous, nous pouvions observer la ville, avec ses anciens temples, ses baraques basses et majestueuses, maniant bois, colombages et ornements, ses petites rues, sa végétation envahissante, ses petites traverses, la rumeur de la forêt avoisinante, ce halot de chaleur qui faisait monter comme un brouillard des habitations et qui rendait trouble la vision de cette ville colorée, chaleureuse et humaine.

Montaient alors à nous, le bruit des enfants qui jouaient dans les arrières cours, les aboiements des chiens, les cris des basses cours et aussi, le bruit lancinant de la circulation. Nous étions loin des grands centres urbains... Il y avait peu de voitures, mais pas mal de mobylettes et énormément de vélos... Le charme du Laos, et particulièrement de cette ville, était que tout semblait encore préserver de toute concentration immobilière frénétique, de celle qu'amènent, avec rage, tous les «grands projets» de développement touristiques. Il n'y a que voir Siem Reap, au Cambodge, l'ancienne bourgade qui sert de point de départ aux excursions pour les temples d'Angkor. Lorsque vous arrivez de Thaïlande, via la route, vous venez de vous taper quatre heures d'une route extrêmement chaotiques, frapadingue, dantesque, où un brouillard épais de poussières rouges encercle votre car. Où tout remue tellement, crapahute sans cesse que vous en perdez tout vos petits objets qui valdinguent au sol, suite aux remous de la dance du car qui chevauche les ornières, qui évite les fossés, qui cherche avec courage à déchiffrer la piste au-delà du brouillard qui l'entoure. Soudainement, lorsque vous atteignez le faubourg, une route neuve et superbement bien plate voit le jour, entourée sur plusieurs kilomètres d'immenses complexes hôteliers à 100 euro la nuit, soit le salaire mensuel moyen d'un habitant... L'aéroport est à coté. Et les fameux temples à 8 kilomètres. La petite ville est en train de se changer en un immense conglomérat où des touristes, venus, de plus en plus, de Chine, sont pris à la sortie de l'aéroport par des minibus neufs et amenés aux pieds de leurs hôtels. Ensuite, le lendemain, ils sont pris en charge par les voyagistes pour les faire visiter pendant 3 à 4 jours, avec guides enchevillés, les fabuleux temples d'Angkor. De l'ancien village de Siem Reap, il ne reste plus grand-chose... Il y a une quinzaine d'années, le goudron n'existait pas ici, les hôtels non plus, le commerce balbutiait et les sentiers étaient pourris de mines laissées par les khmers rouges...

Au Laos, tout semble se passer avec modération encore. L'exemple de sa capitale est frappant. Vientiane n'a pas de building... Elle s'étend sur des hectares agréant une multitude de ruelles où se posent parfois de petits immeubles mais aussi, et surtout, des milliers de petites maisons. Soit des vestiges de l'époque coloniale, soit des constructions locales, plus ou moins brinquebalantes, mais en aucun cas des tas de béton hideux et orgueilleux. Les seuls bâtiments qui détonent un peu par leurs caractères pompeux et prétentieux, sont ceux qui logent la nomenclatura du pouvoir et du parti communiste Laos. Les communistes autoritaires ont toujours eu ce culte de la gloriole et de la fanfaronnade. Ils se promènent dans de grosses limousines aux vitres teintées, ils aiment se faire entourer de militaires aux larges casquettes et aux bottes rutilantes et ils adorent voir le soleil se refléter sur le noir métal des kalachnikovs...

Ils ont le militarisme et la nation chevillés au cerveau, et cela explique nombre de leurs dérives... Et puis, ils sont comme leurs prétendus ennemis : ils aiment bougrement l'argent...

E.S.